

LE MUSIC-HALL

La Revue BLACK BIRDS aux Ambassadeurs

Si l'on veut bien considérer ce spectacle comme une fantaisie, il est plaisant. D'abord, parce qu'il se déroule dans un cadre très agréable. Des jets d'eau mettent un collier de perles autour de la scène. Des fleurs naturelles et artificielles donnent les illusions d'un jardin. Des projecteurs éclairent les spectateurs, qui sont en même temps des dîneurs et des soupeurs. Et l'on aperçoit, par des vitres de hublot, la nuit des Champs-Élysées...

Et le spectacle commence. Il n'a pas l'âpre nouveauté de cette revue nègre des Champs-Élysées, ni cette triste beauté de ces danses que nous voyons dans la « Croisière noire ». Vraiment, ces noirs d'Amérique sont trop civilisés. Si l'on veut nous surprendre, il faut nous donner quelque chose qui nous ramène vers l'instinct, vers le primitif, et Joséphine Baker n'y manquait point. Mais je ne suis pas sûr que ces décors connus, ces costumes connus, soient rajeunis parce qu'ils encadrent ou révèlent des mulâtresses et non des blanches.

Certes, un jazz dont le chef surexcité danse avec les artistes, dont la trompette plus ou moins bouchée nasille, hurle et grince des rythmes plutôt que des airs, crée une atmosphère bien particulière. Certes, il y a trois prodigieux danseurs qui font des bonds vers les cintres et retombent sur leurs genoux ou leur derrière, avec une prodigieuse aisance. Il y a même Florence Milles qui a une fort jolie voix et une grâce fragile émouvante par instants. Mais, malgré tous ces attraits, il y a — quand on suit cette revue en spectateur de music-hall, ce qui ne devrait pas être puisque c'est un divertissement de dîneurs — une certaine monotonie dans tous ces jeux.

L'absence totale d'intelligence dans ces plaisirs est un peu gênante pour nos cerveaux européens. Un numéro nous séduirait. Dix nous fatiguent.

Il faut se méfier des admirations à tout prix. Le music-hall n'est pas une fin. C'est un moyen de libérer l'imagination. C'est un spectacle de délivrance. Mais prétendre que les revues nègres, espagnoles ou russes bouleversent nos conceptions et renouvellent l'art, c'est vraiment une exagération sans excuse.

Un Little Tich a plus d'importance que tout cela. Barbette fait une impression plus forte. Mais qui ne se réjouirait que l'internationalisation du music-hall nous permette des voyages immobiles et de visiter des pays nouveaux ? Même si nous n'en sommes pas éblouis.

René BIZET.